

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

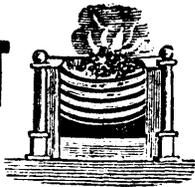
Additional comments: /
Commentaires supplémentaires: Les pages froissées peuvent causer de la distorsion.

This item is filmed at the reduction ratio checked below /
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>									

LE COIN DU FEU,

RECUEIL DE LECTURES



AMUSANTES ET INSTRUCTIVES

Vol. I.

SAMEDI, 28 AOUT 1841.

No. 41.

SOMMAIRE DES MATIERES.

SOUVENIRS INTIMES DU TEMPS DE L'EMPIRE ;
LES ABSENTS ONT TORT ; M. FÉLIX CLAVÉ.

SOUVENIRS INTIMES DU TEMPS DE L'EMPIRE.

PREDICTIONS.

Un soir de l'été de 1839, je me promenais dans le bois de Vincennes non loin du fort, lorsque je remarquai à quelques pas de moi, planté sur une seule jambe, un homme d'une taille élevée, qui s'étayait d'une seule béquille placée sous son bras droit. Il contemplait cette couronne de petites tourelles à demi-ruinées, qui servent de parure au donjon. Je contemplais attentivement cet homme, car ses traits ne m'étaient pas inconnus. C'était un de mes anciens camarades du Lycée Impérial, plus âgé que moi de quatre ou cinq ans. Je l'abordai et lui dit mon nom : il se le rappela parfaitement, mais sans reconnaître mes traits ; il y avait trente ans que nous ne nous étions vus. La reconnaissance une fois terminée, nous nous rapelâmes mutuellement avec un vif plaisir ces souvenirs de collège qui ne s'effacent jamais de la mémoire.

—Et Saint-Laurent ? lui demandai-je, celui de nos camarades avec qui vous étiez si intimement lié qu'on ne vous appelait que les *inséparables*, qu'est-il devenu ?

—Il a été bien heureux ! il est mort pendant la campagne de 1814 ; mais mort général, tandis que moi...

—Lui, général ! m'écriai-je avec surprise ; il avait quitté le lycée avec nous, en 1807, pour entrer à Saint-Cyr ?

—C'est vrai ! et tous deux nous en sommes sortis, en 1809, lieutenants d'artillerie, de la même promotion ; mais il a marché plus vite que moi, qui ne marche plus du tout, comme vous voyez. Messieurs les Espagnols ne m'ont pas même laissé de quoi me faire ajuster une jambe de bois ; j'en suis réduit à la béquille. Quant à lui, c'est à l'aventure la plus extraordinaire, la

plus incroyable qu'il dut un avancement rapide. Je veux vous la raconter un de ces jours, ajouta-t-il en me serrant la main cordialement, si vous me faites l'amitié de venir me demander à dîner sans façon, dans cette petite maison blanche que vous apercevez encore la-bas, à l'extrémité de la place du château. Depuis huit ans, je m'y suis retiré tout-à-fait.

Je le lui promis, et la semaine suivante, entre le café et le cigarre, mon ancien camarade de collège satisfit ma curiosité en ces termes :

—Puisque vous savez, me dit-il, qu'en 1807, Saint-Laurent et moi nous étions encore, avec vous, au lycée Impérial, que dirigeait alors cet excellent père Ghamdagne, notre proviseur, vous devez savoir également qu'à cette époque notre carrière était tracée d'avance : nous ne sortions du lycée que pour entrer à l'école Polytechnique ou à Saint-Cyr, ou enfin dans un régiment de ligne, en qualité de sous-officier, ce qui était la pire de toutes les perspectives. Ces trois catégories étaient justes cependant : c'était à chacun selon ses œuvres et sa capacité, bien que le saint-simonisme ne fut pas encore inventé. Malgré nos trois années de mathématiques, Saint-Laurent et moi, n'ayant pas été admis à l'école, après nos examens, nous dûmes nous rabattre sur Saint-Cyr : notre admission eut lieu d'emblée. Nous y restâmes deux ans.

Nous comptions déjà parmi les *vétérans* de la section d'artillerie et cependant nous n'entendions pas encore parler de *tirer nos guêtres* (1), lorsque l'empereur mit secrètement à la disposition du général Bélavenne, notre commandant, deux cent cinquante brevets d'officiers, en lui laissant la faculté de choisir parmi ses élèves ceux des *objets* de l'école dignes de recevoir l'épauillette. Vingt-cinq seulement furent désignés pour prendre rang dans l'artillerie de bataille. Notre équipement devait être livré six jours après, et le septième nous devions quitter l'école. On nous accordait une permission de huit jours pleins pour aller embrasser nos parents et leur faire des adieux qui trop souvent devaient être les derniers. Nous ignorions encore, à l'école, les intentions de l'em-

(1) C'est à dire sortir de l'école. Les élèves de Saint-Cyr employaient invariablement cette locution.

pereur et les dispositions prises à notre égard, lorsqu'un matin on nous range en bataille dans la cour ; nos tambours battirent un ban, nous présentâmes les armes, le général Bélavenne arriva en uniforme et fit lui-même aux élèves la lecture du décret impérial. Un cri étourdissant de : vive l'empereur ! accueillit cette communication. Puis notre commandant remit à chacun des titulaires son livret, sa feuille de route, et l'embrassa. Cette promotion dura plus de deux heures : nos tambours durent avoir les poignets disloqués, car ils avaient battu un ban pour chacun de nous en particulier.

Notre vieil adjudant-major nous conduisit à Versailles, où ce brave officier, fatigué de nos embrassades et de nos poignées de mains, nous donna ce qu'il appelait *la volée*, en faisant pour notre avancement des vœux qu'il terminait toujours par ces paroles : — Et surtout tâchez de ne pas vous faire tuer inutilement.

Dans cette ville, nous nous séparâmes pour aller, par section, faire un excellent dîner et boire du champagne à la santé de l'empereur et de nos maîtresses futures ; après quoi nous nous quittâmes. Bref, six années ne s'étaient pas écoulées que des 250 officiers de la levée de 1809, il n'en restait pas 10 ; encore n'étaient-ils plus, comme moi, que des débris de combattants.

Quand nous fûmes arrivés à Paris, Saint-Laurent me proposa de passer avec lui le peu de jours que nous avions à y rester. Mes parents habitant la Basse-Bretagne, j'acceptai son offre plutôt que d'aller vivre chez mon correspondant ancien émigré de l'armée de Condé, qui ne cessait de médire de la jeunesse et de critiquer le mode d'éducation qu'elle recevait dans les lycées et dans les écoles militaires. La famille de mon ami m'accueillit parfaitement. Nous employâmes le temps à parcourir les promenades, à nous montrer dans les cafés, dans les théâtres ; nous voulions, comme on disait alors, *jouir de notre reste* et délustrer nos uniformes. Et puis il est si agréable de se voir porter les armes à chaque pas ! Tout le monde nous regardait : les jeunes gens enviaient notre sort, les mères seules nous plainaient.

La famille de Saint-Laurent ayant projeté d'aller le dimanche à Tivoli, je fus de la partie. On se sépara pour visiter par petits groupes ce jardin, qui était alors fort à la mode. Je restai avec Saint-Laurent. Il donnait le bras à sa cousine Eulalie. Ils avaient été élevés ensemble. Je savais qu'ils s'aimaient. Eulalie était ravissante de simplicité et de grâce ; ce soir-là, surtout, elle semblait encore plus jolie que de coutume avec sa robe de mousseline à pois et le petit fichu de soie qui cachait ses épaules. Ses cheveux, d'un blond cendré, étaient emprisonnés dans un chapeau de pail-

le sous lequel brillaient deux yeux dont l'éclat exprimait le bonheur. Une impératrice eût été jalouse d'Eulalie.

En passant devant un bosquet sous lequel il *signor Mirobolando*, physicien et astrologue parenté de Tivoli, avait élu domicile, Eulalie pressa le bras de son cousin en lui disant de ce ton qui ne peut admettre de refus : — Oh ! je t'en prie, fais moi dire ma bonne aventure !

— Est-ce que tu n'as pas peur que ce tireur de cartes te prédise un sinistre avenir ? répondit Arthur.

— Bon ? en sait-il quelque chose ? Il me dirait qu'un jour tu viendrais à ne plus m'aimer, que je n'en croirais rien.

— Et s'il te disait qu'un jour je serai tué à l'armée ?

A ces mots, Eulalie éprouva un léger frisson, puis elle répondit en affectant une feinte gaieté : — Oh ! je suis sûre que non ! Tu reviendras coloré, général peut-être, qui sait ! Nous nous marierons et nous serons heureux, car je t'aimerais toute la vie, moi !

Nous nous approchâmes du nécromancien ; il y avait presse autour de lui. Nous attendîmes notre tour ; enfin le long tuyau acoustique fut placée à la hauteur de l'oreille d'Eulalie. Tandis que Mirobolando leur débitait son répertoire, elle se prit à rire, rougit, puis devint rêveuse. Bientôt une joie folle éclata chez elle, et, enchantée de confidences que lui avait faites le devin, elle s'élança au bras de son cousin, qui commençait à s'impatienter, et nous nous éloignâmes de la foule.

— Eh bien ! que t'a dit ce Rotomago ? lui demanda Arthur.

— Je ne puis le confier qu'à toi, répondit Eulalie en me lançant un regard.

— Mon cher, dis-je aussitôt à Saint-Laurent en abandonnant son bras, la valse que j'entends me rapprocher pour mieux l'écouter ; je vous retrouverai tout à l'heure.

— Non pas ! nous allons y aller ensemble. Reste donc, Eulalie sait bien qu'entre frères d'armes il ne peut y avoir de secret. Et, se penchant vers sa cousine, il ajouta : — N'est-ce pas que personne ici n'est de trop ?

La jeune fille répondit avec une petite moue charmante : — Comme tu voudras.

— Voyons, parle, et ne te flatte pas trop, reprit Arthur.

— Le magicien m'a dit d'abord que tu étais mon premier amoureux.

— Quant à cela, je ne le croirais pas de tout autre, parce que les jeunes filles ne disent jamais la vérité sur ce chapitre. Et après ?

— Après, il m'a dit... Tiens, mon ami, je crois que les cartes ne disent pas toujours la vérité. Il m'a dit que tu m'aimais beaucoup.

—Il n'est pas besoin d'être sorcier pour deviner cela.

Ici il y eut une pression de mains. La jeune fille reprit avec un gros soupir : —Il m'a dit que nous nous quitterions dans huit jours.

—M. Mirobolando s'est trompé de six ; n'importe !

—Que tu deviendrais général, qu'un de mes parens serait tué sur le champ de bataille par un boulet de canon, et qu'il aurait la croix.

—Avant ou après sa mort ? demanda Arthur d'un ton goguenard. Et se retournant de mon côté en souriant : “ Le boulet sera pour moi, et la décoration pour toi. L'atrologue aura confondu tout cela dans sa barbe. Continue, dit-il à sa cousine.

—Il m'a dit aussi que quelqu'un de ma connaissance ferait un grand voyage.

—Parbleu ! je le crois bien : nous allons en Bavière.

—Et que je ferais un mariage superbe.

—J'en accepte l'augure. Va toujours.

—Il m'a dit encore que la personne que j'aime, toi par conséquent, aurait un entretien particulier avec un grand monarque de la terre, relativement à une princesse étrangère, et qu'il mourrait ensuite comblé d'honneurs et de richesses, sans enfans.

—Décidément M. Mirobolando n'est qu'un imbécile et un mauvais plaisant ! Ensuite ?

—Ensuite il m'a dit toutes sortes de choses dont je ne me souviens pas bien : que j'aurais des diamans, des cachemires et une calèche. Ah ! j'oubliais, dit Eulalie en changeant d'inflexion de voix, que je deviendrais veuve avant l'âge, que je serais duchesse, enfin une toule de niaiseries auxquelles on ne peut croire. Quel bonheur cependant si tout cela pouvait se réaliser un jour !

—Même le veuvage ! s'écria Arthur d'un ton comique. Et bien ! merci de la prédiction ! celle-ci est un peu trop forte ! Toi, duchesse ! Mais c'est voler effrontément l'argent du public ! Je deviendrais donc duc, moi ?

—Ne te fâches pas : le magicien n'a pas parlé de toi.

Tu as raison ; mais alors je te demande d'avancer ta protection.

—Et moi de même, mademoiselle, dis-je en m'inclinant.

Deux jours après cette promenade, Saint-Laurent et moi, nous prenions la malle-poste pour aller à Munich où était le dépôt de notre régiment.

Nous y arrivâmes un mois avant que le traité de paix entre la France et l'Autriche fût signé.

Nous étions à la fin de 1809, année de prodiges pour la grande armée qui avait illustré à jamais les plaines de Wagram, Rien n'avait manqué à sa gloire. Elle se reposait de ses fatigues dans

les environs de Vienne, où Napoléon l'avait concenrée. Notre division était venue prendre ses cantonnemens dans les villages qui avoisinaient Neuwiedell, à peu de distance d'un antique château, bâti sur une éminence, à une quinzaine de lieues tout au plus de Schœnbrunn, où l'empereur avait établi son quartier-général. Ce vieux manoir, quoique dans la position la plus pittoresque, avait été entièrement abandonné depuis la mort de Joseph II, frère de la reine Marie-Antoinette et oncle de l'empereur d'Autriche. Il était même devenu un lieu d'effroi pour les habitants des environs qui racontaient mystérieusement que, la nuit, l'ombre de Joseph II, enveloppée de son linceul, en parcourait les longues galeries désertes, une torche à la main. Dix, vingt, cent personnes l'avaient vu ; elles avaient parfaitement reconnu l'ancien monarque.

La plupart des officiers de notre régiment logeaient et prenaient leurs repas chez un nommé Spielmann, brave homme d'un caractère fort superstitieux. Un jour que nous attendions le dîner, notre hôte, pour nous faire patienter, ayant amené la conversation sur le château de Neuwsiedell, nous raconta quelques-unes des apparitions merveilleuses dont il avait été le théâtre, avec un ton de bonhomie tel, qu'il produisit un grand effet sur l'esprit de Saint-Laurent, naturellement porté au mysticisme. Il avait gardé le silence pendant ce récit que nous avions fréquemment interrompu, moi surtout, par des exclamations ironiques et de bruyants éclats de rire. Saint-Laurent, seul, avait écouté attentivement Spielmann. Lorsqu'il eut achevé de parler :

—Eh bien ! lui dit-il le regard animé, si vous voulez m'indiquer le chemin du château, je me fais fort d'y passer une nuit et de prouver aux habitants de ce pays que feu S. M. Joseph II ne revient que dans leur imagination. Je ferai plus : si, comme je le suppose, le spectre n'est qu'un adroit coquin, en chair et en os, qui ne cherche qu'à exploiter à son profit la crédulité des honnêtes gens, je m'engage à lui couper les deux oreilles et à vous les apporter, comme preuve de ce que j'avance.

—Oh ! mon officier, répliqua vivement Spielmann, renoncez à ce projet, car il pourrait vous en arriver malheur. Heideloff, jeune, et brave soldat, a voulu tenter de voir seulement le revenant... Hélas ! il ne l'a que trop bien vu, le pauvre garçon ! Il en a perdu la raison : aujourd'hui, il est fou à lier.

—Bast ! fit Arthur, j'ai la tête bonne, moi ! et mon parti est pris. Demain soir, sans remise, j'irai faire connaissance avec l'oncle illustre de l'empereur d'Autriche.

Nous défiâmes notre camarade d'exécuter ce projet ; il se contenta de nous répondre d'un ton

résolu : « Eh bien ! vous le verrez ; seulement, attendez vingt-quatre heures encore. »

Le lendemain, après notre dîner, Saint-Laurent fit tous ses préparatifs ; il prit son épée avec une paire de pistolets, se munit de bougies, d'une bouteille de rum, de tout ce qu'il fallait pour faire un punch, et nous pria de l'accompagner jusqu'à la porte du château, ce que nous fîmes en passant à travers les ronces et les broussailles qui obstruaient le chemin depuis le milieu de la côte, car l'avenue qui aboutissait à l'entrée du manoir avait cessé depuis longtemps d'être fréquentée. Le jour baissait lorsque nous parvînmes à la grande porte. Saint-Laurent battit le briquet, alluma une torche et nous souhaita le bonsoir. Il entra d'un pas hardi sous la voûte qui conduisait à la cour d'honneur, et bientôt nous le perdîmes de vue.

Il était nuit close. Nous regagnâmes notre gîte sans crainte pour notre camarade : nous connaissions sa bravoure et sa présence d'esprit. Parvenus à mi-côte, nous tournâmes la tête et nous vîmes distinctement la lueur de la torche briller à travers les vitraux brisés du premier étage du château, et puis la lumière disparut à nos yeux. Mais arrivés à notre logement nous trouvâmes Mme Spielmann livrée au plus grand désespoir. L'intérêt qu'elle portait à Saint-Laurent n'avait échappé à aucun de nous. J'avais été un des premiers à en plaisanter, non que je fusse jaloux des prévenances et des petits soins de notre hôtesse pour mon ami ; mais lorsque je l'entendis me reprocher amèrement, ce qu'elle appelait mon ingratitude à son égard, je l'avoue, je ne pus m'empêcher de m'accuser d'imprudence pour l'avoir ainsi poussé à tenter cette folle entreprise. Je me retirai en laissant à M. Spielmann le soin de consoler et de calmer sa femme.

A peine fit-il jour que je pressai deux de nos camarades de venir avec moi à la recherche de Saint-Laurent. Mme Spielmann était déjà sur pied. Elle joignit ses instances aux miennes.

—Allons-y en masse ! s'écria l'un de nous.

—Emmenons Spielmann ! dit un autre, il nous guidera.

Mais celui-ci s'en défendit opiniâtement. Toutefois, dans la crainte de nous voir abandonner notre généreuse résolution, il alla chercher à la cave quelques bouteilles de vin du Rhin que nous commencions à vider à la santé de Saint-Laurent, lorsque tout à coup, du seuil de la porte, nous l'aperçûmes qui revenait tranquillement. Mme Spielmann, ne pouvant maîtriser sa joie, nous entraîna au-devant de lui.

Le visage de Saint-Laurent, quoique calme, était d'une affreuse pâleur : il avait les cheveux et les vêtements en désordre. Nous l'accablâmes de questions. Mais s'étant assis devant la che-

minée de notre hôte, la tête appuyée dans les deux mains, il ne répondit d'abord à personne.

—Enfin as-tu vu Joseph II ? lui demandai-je avec plus d'insistance.

—Oui, me répondit-il froidement, sans changer de posture ; je l'ai vu et il m'a parlé.

Puis il retomba dans sa rêverie. Cet aveu de Saint-Laurent, fait du ton d'un homme qui reviendrait de l'autre monde, provoqua un éclat de rire général. Quant à lui, après avoir levé lentement la tête, il se contenta de nous regarder d'un air de dédain qui provoqua de nouveaux quolibets de notre part. Le père Spielmann y mit un terme en nous servant un excellent déjeuner. Enfin, au dessert, Saint-Laurent, pressé de nouvelles questions, se décida à nous répondre autrement que par des regards équivoques et nous dit avec l'accent d'une profonde conviction :

—Libre à vous, messieurs, de me traiter de visionnaire, puisque cela vous amuse. Hier je faisais avec vous l'esprit fort, mais aujourd'hui il ne m'est pas permis de partager votre incrédulité. Je vous demande au moins quelque indulgence, puisque vous exigez que je vous fasse le récit de ce que j'ai vu et entendu.

Ici chacun comprima son envie de rire. Saint-Laurent, à qui cette condescendance n'échappa pas, parut nous en savoir gré, et poursuivit ainsi :

« Lorsque j'eus traversé la sombre voûte d'entrée où vous m'aviez laissé, je me trouvai dans une cour d'une vaste étendue, entièrement couverte de broussailles et de hautes herbes qui avaient pris racine entre les interstices des pierres et des pavés. Le bruit de mes pas, la lueur de la torche que je tenais élevée au-dessus de ma tête, épouvantèrent les oiseaux de nuit qui habitaient les créneaux du manoir. Les cris les plus étranges partirent à la fois de tous côtés, et vinrent frapper mon oreille comme une harmonie diabolique. Je me dirigeai vers une porte placée au centre du bâtiment principal. Aux premiers efforts que je fis pour l'ouvrir elle céda en sifflant sur ses gonds ; aussitôt, la longue et solitaire galerie qui s'offrit à ma vue retentit d'un bruit sourd et solennel : le silence le plus complet lui succéda immédiatement. Je monte les degrés du grand escalier situé à l'extrémité de cette galerie. Arrivé au premier étage, je parcours une suite d'appartements qui me paraissent n'avoir pas été habités depuis un demi-siècle ; enfin, parvenu dans une grande chambre à cheminée dont la tapisserie tombait en lambeaux, mais dont les portes me paraissent encore solides, je me décide à y passer la nuit. Je dépose sur une table mes armes et mes provisions, j'allume des bougies et je commence à examiner minutieusement mon nou-

vel appartement. Une douzaine de fauteuils vermoulus, quelques meubles délabrés composent tout le mobilier. Je vais ramasser dans les pièces qui avoisinent ma salle de réception des fragments de lambris tombés de vétusté. Je les amoncelle dans la cheminée, où bientôt une flamme pétillante s'élève. A l'aide des meubles, je barricade la porte par laquelle je suis entré, et, tout en fumant un cigare, je prépare mon punch. Le rum était excellent, et, enfoncé dans un fauteuil que j'avais traîné devant le feu, j'entends paisiblement minuit, l'heure à laquelle, comme vous savez, les revenants donnent la préférence pour nous rendre visite.

“ La nuit était calme. Le silence mystérieux qui régnait autour de moi n'était interrompu que par le frémissement des vitraux que le vent du nord venait heurter. Déjà ma montre avait marqué minuit et demi ; je commençais, malgré moi, à me laisser aller au sommeil, tout en réfléchissant à la crédulité générale des hommes et à leur penchant pour les choses surnaturelles. Mes yeux se couvraient d'un léger nuage, mes bougies se jetaient plus dans l'appartement qu'une lueur douteuse, à cause de la fumée de tabac qui s'y était répandue. Enfin j'allais m'endormir tout-à-fait, lorsqu'un bruit lointain de pas mesurés arrive distinctement à mon oreille. Ce bruit augmente... j'écoute respirant à peine ; les pas semblent se diriger de mon côté ; je saute sur mes pistolets que j'arme. Tout-à-coup la porte principale, vigoureusement ébranlée, cède et tombe avec fracas, en faisant rouler devant elle, comme une avalanche, les meubles qui m'avaient servi à la barricader !

A ces mots de Saint-Laurent, Mme de Spielmann, qui s'était placée à côté de lui, sans doute pour mieux l'entendre, se rapprocha encore davantage, comme entraînée par un sentiment de peur. Son mari, au contraire, assis en face d'elle, fit un soubresaut en arrière. Tous, le col tendu, la bouche béante, les yeux fixés sur notre ami, nous avons écouté ce récit avec une anxiété qui avait succédé à notre envie de rire.

— Eh bien ! continue donc, lui dit l'un de nous ; tu l'arrêtes justement au plus intéressant !

— Est-ce que l'apparition du spectre aurait été retardée par indisposition d'acier ?

Non, répondit Saint-Laurent après un silence, et il reprit : “ Le spectre paraît, s'avance d'un pas grave, puis s'arrête à quelque distance de moi. Ce fut alors que revenu de ma première surprise, je pus l'examiner à mon aise : un lin-cueil blanc à larges plis le couvrait de la tête aux pieds. D'une main il tenait une sorte de bougie phosphorique qui reflétait sur sa personne une teinte blafarde ; par intervalle il appuyait l'autre main sur le côté gauche de sa poitrine, comme

s'il eût ressenti une vive douleur. Son visage, quoique décharné, gardait encore des traces de beauté et de noblesse. Ses grands yeux noirs offraient un mélange de colère et de bonté ; enfin l'ensemble de ses traits avait un caractère de ressemblance avec les portraits des princes de la maison d'Autriche que vous avez tous été à même de voir.

— Vous êtes officier français ? s'écria le fantôme d'une voix qui n'avait rien de terrestre ; auriez-vous peur d'un faible vieillard ?

“ Et, en disant ces mots, ses regards s'étaient portés sur les pistolets que j'avais encore dans les mains.

— Je l'avouerai, lui répondis-je, à la façon un peu brusque dont vous vous êtes introduit ici, à votre aspect inattendu, je n'ai pu me défendre d'un premier mouvement de terreur.

“ Alors, soit par générosité, soit par un sentiment que je ne saurais expliquer, je déposai mes armes sur le manteau de la cheminée : je n'avais plus aucune crainte. Le spectre parut touché de cette marque de confiance.

“ Je suis Joseph II, empereur d'Allemagne, poursuivit-il, et je sais qui vous êtes ; je sais pourquoi vous êtes venu dans ce château, dont j'ai tant aimé le séjour pendant ma vie. Le but de cette visite est louable ! Eh bien ! jeune homme, pour vous en récompenser, je veux que cette rencontre vous soit utile, qu'elle serve à votre fortune et qu'elle contribue à la gloire de votre empereur, que j'admire ; je veux enfin qu'elle puisse assurer bientôt la paix de l'Europe. Ecoutez-moi...”

Ici Saint-Laurent se tut de nouveau, comme fâché de nous en avoir dit autant, et parut réfléchir profondément.

— Va donc ! lui dis-je ; nous aussi, nous écoutons.

— Messieurs, répliqua mon ami, je ne puis vous en rapporter davantage.

— Pourquoi ? lui demandai-je.

— Parce qu'il y a là un secret qui touche à de si graves intérêts politiques qu'il n'est qu'une seule personne au monde à qui je puisse le confier.

— Et à qui donc ? nous écriâmes-nous.

— A l'empereur, messieurs !

A ce nom magique ; l'empereur ! au ton d'inspiration avec lequel Saint-Laurent l'avait prononcé, — continua mon ancien camarade de collège, — nous nous regardâmes en silence. Les uns souriaient d'un air d'incrédulité, les autres hochaient la tête en signe de conviction naissante : Mme Spielmann se pinçait les lèvres de dépit de n'en pas apprendre davantage, et son mari semblait enchanté de la réserve de son hôte, comme s'il avait pu craindre qu'une indiscretion vint le compromettre aux yeux des

autorités françaises qui régissaient alors la contrée. Quant à moi, ne sachant trop que penser de tout cela, je dis à Arthur, en m'efforçant de sourire : " Soit ? nous ne te demanderons plus à connaître le secret que feu S. M. autrichienne t'a communiqué, puisque tu ne peux le confier qu'à l'empereur, qui ne badine pas en matière de secret ; mais nous diras-tu du moins comment s'est terminée cette étrange entrevue ? Le spectre ne l'aurait-il pas aussi chargé de quelques commissions pour nous autres ?

" Je vous dirai pour terminer, répondit Saint-Laurent, que le spectre ayant cessé de parler, me fit, en signe d'adieu, une légère inclination de tête, se dirigea vers une petite porte qui avait échappée à mes recherches et disparut.

—J'ai bien l'honneur de vous saluer ; au plaisir de vous revoir, dit un de nos camarades en s'inclinant d'une façon burlesque.

" Le bruit de ses pas qui se perdait dans l'éloignement, poursuivi Arthur, retentit quelque temps encore à mon oreille ; puis je n'entendis plus rien. Je m'enveloppai dans mon manteau et je dormis paisiblement jusqu'à l'aube. Vous savez le reste."

Cette aventure singulière s'ébruita bientôt dans l'armée, où elle provoqua contre Saint-Laurent une foule de plaisanteries. Le général Sorbier s'indigna même qu'un officier aussi distingué que l'était notre camarade accreditât si longtemps une fable absurde ; il le fit appeler pour le tancer de ce qu'il appelait une honteuse mystification ; mais Saint-Laurent soutint son dire avec autant de fermeté que de convenance. Sorbier conta tout à Berthier. Ce dernier invita Saint-Laurent à déjeuner et le questionna vivement ; mais le jeune officier se montra inébranlable.

Or, à quelques jours de là, Berthier raconte lui-même à l'empereur la visite que Saint-Laurent a faite au château de Neuwsiedel, ainsi que l'entretien qu'il prétend avoir eu avec Joseph II, mort depuis, près de vingt ans. L'empereur qui, sans y croire, aime beaucoup le merveilleux, se plaît au récit de Berthier. Le lendemain, un officier d'ordonnance arrive dans notre cantonnement, porteur d'un ordre qui enjoint au lieutenant d'artillerie Saint-Laurent de se rendre à Schönbrunn. On l'introduit dans le cabinet impérial.

—Ah ! ah ! monsieur, lui dit Napoléon c'est donc vous qui n'avez pas craint de nouer des relations avec les revenans ? Vous avez vu l'empereur Joseph, m'a-t-on dit ? et vous lui avez parlé ? ajoutez-il en appuyant sur ces derniers mots.

—Oui, sire.

—Vous êtes bien heureux ! répliqua Napoléon en faisant un effort pour garder son sérieux Et ce n'est qu'à moi, avez-vous dit, que vous

pouviez confier le secret important qu'il vous a dévoilé ?

—Oui, sire à votre majesté seule.

—En ce cas, je vous écoute.

—Pardon, sire, dit respectueusement Arthur en jetant les yeux autour delui ; j'ai l'honneur de répéter à votre majesté que c'est à elle seule.

—C'est juste, je n'y songeais plus.

Et sur un signe de l'empereur, toutes les personnes présentes sortirent du cabinet. Saint-Laurent lui raconta d'abord la scène nocturne du château ; et Napoléon, ce visage sévère qui faisait trembler les plus hardis, regarda fixement Arthur en lui disant d'un ton bref :

A propos, monsieur, je suppose que vous n'avez pas l'intention de me faire croire à des contes de bonne femme ?

—Sire, je jure sur l'honneur de mon épaulette, que je ne dirai à votre majesté que l'exacte vérité ; ma raison s'y perd, je l'avoue ; mais ce que je vais vous apprendre, sire, s'est passé à mes yeux ; je l'ai entendu, parfaitement éveillé.

Saint-Laurent continua ainsi en laissant parler le spectre :

" Vous servez un grand homme. Devant lui s'ouvre un immense avenir de gloire ! Si l'ambition ne le porte pas à de folles entreprises, il peut surpasser, comme législateur, les plus grands hommes de l'antiquité et des temps modernes, comme il les surpasse déjà par les armes."

En écoutant ces paroles Napoléon avait fait un mouvement ; ses sourcils s'étaient rapprochés, ses yeux lançaient des éclairs.

—Pardon, sire, se hâta d'ajouter mon ami, ce sont les expressions textuelles dont s'est servi Joseph II à l'égard de votre majesté. Et.... sire.... ce n'est pas tout.

—Continuez, monsieur ; il me semble que je ne vous ai pas interrompu.

"—Un enfant, exalté par un faux patriotisme, essaiera d'attenter à la vie de Napoléon ; mais la Providence veille sur lui.

Ici l'empereur haussa les épaules en disant à voix basse :

—Cela ne me regarde pas ; c'est l'affaire du ministre de la police. Qu'il s'arrange.

"—Bientôt une fille des Césars recevra de ses mains la couronne impériale de France. Un fils viendra perpétuer sa dynastie,

—Ah ! ah ! interrompit l'empereur en se frottant les mains, le revenant a dit cela ?

—Oui, sire.

—Au fait, il doit en savoir plus long que moi : il est de la famille ; continuez.

" Mais qu'après ce grand événement il dépose le glaive, qu'il laisse l'Allemagne en paix, qu'il consolide sa puissance, et qu'il continue à faire le bonheur de ses sujets. Autrement....

Saint-Laurent s'arrêta. L'empereur reprit avec vivacité :

—Autrement ? pourquoi ne continuez-vous pas ?

—Sire, je n'ose, répondit mon ami.

—Eh moi, monsieur, je veux tout savoir ! je veux voir jusqu'où a été poussée cette mascarade. Ne craignez pas de me déplaire ; parlez je vous pardonne.

—Autrement, continua Arthur d'une voix émue, que votre empereur tremble de mourir encore plus malheureux que l'infortuné Charles XII :

—Diable s'écria Napoléon d'un ton moqueur, votre revenant ne me prédit pas un avenir couleur de roses. Est ce tout ?

—Oui, sire, tout.

—Eh bien ! répliqua-t-il en se frottant les mains, c'est ce que nous verrons. Quant à vous, monsieur, je vous défends de parler de cela à personne. Je saurai si vous êtes discret. Je ne veux pas non plus que vous retourniez au château de Neuwiedell. Je ne vous oublierai pas dans l'occasion.

De retour chez notre hôte, Saint-Laurent ne nous dit pas un mot de son entrevue avec l'empereur, et ce ne fut que bien longtemps après que les détails de cette entrevue me furent connus. Le mariage de Napoléon avec la fille de l'empereur d'Autriche au commencement de l'année suivante, donna lieu à de nombreuses promotions : Saint-Laurent passa en qualité de capitaine dans l'état-major. Dès lors nous nous perdîmes de vue. J'appris, par la suite, qu'à l'époque de la naissance du roi de Rome, il avait été décoré ; qu'au commencement de la campagne de Russie, Napoléon l'avait appelé auprès de sa personne comme officier d'ordonnance ; et, qu'en ouvrant celle de 1813, il l'avait nommé colonel, officier de la Légion-d'Honneur, et enfin, après Leipsick, général de brigade, baron...

—Un moment ! dis-je ici à mon ancien camarade en l'interrompant : Je sais qu'on avançait vite en ce temps-là ; mais dans tout ce que vous venez de me raconter, il me semble que rien n'a encore eu le moindre rapport avec les prédictions du magicien de Tivoli.

—Un peu de patience, m'y voici ! Dans le court intervalle de la campagne de Mo-kou à celle de la Saxe, Saint-Laurent obtint un congé d'un mois pour venir à Paris épouser Mlle Estaline, que Napoléon dota après avoir signé au contrat. Pendant ce temps mon régiment avait été dirigé sur l'Espagne et incorporé dans une des divisions du général Suchet. J'étais au siège de Tarragone. Suchet trouva son régiment de maréchal sur les remparts de la place, et moi je perdis ma jambe dans la tranchée. Je fus amputé, décoré et déformé.

Je revins en Bretagne, dans ma famille, que je n'avais pas vue depuis mon entrée au Lycée Impérial, et pendant longtemps je n'entendis plus parler de Saint-Laurent.

Napoléon était revenu de l'île d'Elbe. J'accourus à Paris dans l'espoir d'obtenir un emploi que j'avais longtemps sollicité et qui avait été donné au commencement de la restauration à un vicomte ; cet emploi était devenu vacant par l'abandon volontaire qu'en avait fait le titulaire, qui n'était autre que le vieil émigré de l'armée de Condé, mon très honoré correspondant à l'époque où j'étais à l'école militaire de Saint-Cyr.

Un matin, ayant mis mon placet dans la poche de mon ancien uniforme, je m'acheminai lentement sur ma jambe vers l'hôtel du ministre de l'intérieur, lorsque je fus accosté dans la rue du Bac par un homme que j'avais connu en Espagne. Nous nous étions perdus de vue depuis ma sortie du service. Il m'apprit qu'il était entré dans la maison civile de l'empereur. Je lui fis part de mes espérances.

—Avez-vous quelques bonnes recommandations ? me dit-il.

—Je n'en ai d'autre que mes services, mes blessures et mon dévouement bien connu à l'empereur. N'est ce pas assez ?

—Non. Votre demande dormira trop longtemps, comme beaucoup d'autres, dans les cartons. Voici un meilleur moyen : ce soir il y a spectacle au palais ; j'ai justement un billet d'entrée dont je puis disposer. Venez. Il est impossible que dans le nombre des officiers-généraux avec lesquels vous vous trouverez, vous ne rencontriez pas un ancien frère d'armes. Donnez-lui votre pétition. S'il veut la remettre lui-même à l'empereur, je réponds du succès.— Depuis son retour, S. M. n'a encore rien refusé. Quant à vous, ajouta mon nouveau protecteur en jetant sur ma jambe un œil de compassion, vous réussirez, je vous le certifie.

—Ah ! si mon ami Saint-Laurent n'était pas mort ! m'écriai-je.

—Qu'est-ce que ce Saint-Laurent ? N'était-ce pas un ancien officier d'ordonnance de l'empereur ? ...

—Oui !

—Celui-là a eu du crédit, c'est vrai, mais d'autres lui ont succédé qui n'en ont pas moins que lui. Venez ce soir.

—Dans quel costume ?

—Parbleu ! comme vous voilà. En uniforme avec votre décoration et vos béquilles. C'est une tenue qui sera enviée par plus d'un de vos voisins.

Le soir, la petite salle de spectacle des Tuileries offrait à mes yeux un tableau d'une variété et d'une richesse incomparable. L'impéra-

trice étant indisposée, l'empereur occupait seul une grande loge située en face de la scène. Derrière lui se tenaient debout le grand-maréchal, le major-général de la garde, les aides-de-camp de service, les chambellans et les pages. Dans les loges de côté les plus rapprochées de celle de Napoléon, se trouvaient les princes et les princesses de la famille impériale; à droite de la scène était la loge des ambassadeurs; à gauche et en face, celle des ministres français. Les autres loges étaient occupées par les dames de la cour resplendissantes de fleurs et de diamans. Les femmes des maréchaux, des sénateurs, des membres du corps diplomatique, ces ministres, des hauts factionnaires, etc., y faisaient assaut de grâce, de jeunesse, de beauté et de parure. Le parterre était rempli de généraux et de grands officiers de la maison civile et militaire de l'empereur. Quant aux secondes loges et au centre, toutes les places étaient occupées par des personnes qui, comme moi, avaient obtenu des billets. Les huissiers du palais faisaient l'office de contrôleurs. MM. les pages remplissaient les fonctions d'*ouvreuses*. Pendant les entr'actes, qui furent très courts, des valets de pied, en grande livrée, circulèrent partout, distribuant avec profusion des glaces, des gateaux et du punch.

Dès le commencement du spectacle, qui avait été pour moi la chose la plus indifférente, une femme jeune encore avait attiré toute mon attention. Sa ressemblance avec Mlle Eulalie, avec la veuve de mon ami Saint-Laurent, veux-je dire, m'avait irrité. Quoique cette dame me parut avoir pris de l'embonpoint, je ne pouvais douter que ce fût elle. Je m'adressai à mon voisin de droite, que je jugeai être un chambellan de LL. MM., à son habit rouge brodé d'argent.—Cette dame, lui dis-je, n'est-ce pas la baronne de Saint-Laurent ?

—Non, monsieur, c'est la duchesse de Gatziano.

—Ah ! je croyais cette dame veuve d'un officier-général que j'ai beaucoup connu autrefois.

—Elle a été veuve en effet, mais elle s'est remariée l'année dernière avec le duc de Gatziano, ministre plénipotentiaire du royaume d'Italie.

J'étais assis à l'entrée du parterre où je m'étais placé en ma qualité d'officier amputé; je sortis pendant l'entr'acte pour prendre l'air. Je rencontrai dans le couloir l'obligeant ami qui le matin m'avait donné le billet. Il me demanda si je n'avais pas fait quelques bonnes rencontres relativement à ma pétition.

—Oui, lui dis-je, mais il y a trop longtemps que j'ai perdu de vue cette personne; je n'ose-rais m'adresser à elle,

—Qu'importe ! ne soyez pas si scrupuleux. D'un jour à l'autre un ordre de l'empereur peut la renvoyer à son corps.

—C'est une duchesse !

—Vraiment ! laquelle donc ?

—La duchesse de Gatziano, la veuve de mon ancien ami le général Saint-Laurent, dont je vous parlais ce matin.

—C'est l'empereur qui l'a mariée en secondes noces à l'île d'Elbe. Je me charge de vous présenter. Après le spectacle, trouvez-vous dans le salon d'attente qui précède le grand vestibule. La duchesse est très rieuse, très obligeante; elle a un grand crédit. Avez-vous votre placet ?

—Il est dans ma poche.

—Très bien ! Au revoir.

Le spectacle achevé, je suivis la duchesse de Gatziano, qui arrivée dans le salon d'attente, s'assit auprès de quelques femmes en attendant qu'on vint lui annoncer sa voiture; mon protecteur me conduisit en face d'Eulalie et lui dit :—Madame la duchesse me permettra-t-elle de la ramener un réfractaire ?

Je saluai avec la grâce d'un homme qui n'a qu'une jambe. Eulalie m'accueillit avec bienveillance. Je lui remis mon placet; elle s'en chargea en m'assurant qu'elle me recevrait avec plaisir le lendemain matin.

Retré chez moi, je réfléchis à ce qui venait de m'arriver, et je me rappelai alors les prédictions du magicien de Tivoli, qui se trouvaient réalisées à la lettre. Tout cela me préoccupa tellement que toute la nuit je ne rêvai que magiciens, apparitions, boulet de canon, duchesse et diableries.

Le lendemain, je me présentai à l'hôtel de la duchesse de Gatziano, faubourg Saint-Honoré. Elle me reçut dans un négligé à la mode du temps: des pantouffes de tricot de soie; un peignoir de cachemire blanc qui dissimulait sa taille devenue un peu forte, et un petit voile d'Angleterre posé en marmotte sur sa tête blonde. Elle s'excusa avec une spirituelle coquetterie de ce quelle n'avait pas encore trouvé le moment de se faire ôter ses papillottes par sa femme de chambre.

Je vous reçois en ami, ajouta-t-elle avec un sourire bienveillant: puis elle regretta beaucoup que le duc, son mari, fût absent (l'empereur l'avait chargé d'une mission) parce quelle aurait été charmée de me présenter à lui. Je l'écoutais avec ravissement; mais malgré le respect que son titre et sa position dans le monde devaient naturellement m'imposer, je l'interrompis tout à coup au milieu d'une phrase par un éclat de rire inextinguible qui dut lui paraître fort inconvenant. Je venais de lire distinctement sur une de ses papillottes ma signature et sur l'autre ces mots: *Monsieur... de votre excell...*

Plus de doute ! ma supplique avait été employée en papillottes.

Il m'e fallut cependant expliquer ce : excès de gâité : je le fis avec franchise. Eulalie rougit un peu, mais comme elle avait de l'esprit, elle en rit avec moi. Ses papillottes lui rappellèrent ainsi que la veille je lui avais remis un placet à la sortie du spectacle de la cour. J'aurais longtemps cherché une transition pour l'en faire souvenir si on arrivait j'eusse été assez malheureux pour la trouver coiffée.

Il est une chose surtout que je ne trouvai ni l'occasion ni la volonté de lui rappeler, c'est l'ancienne amitié qui m'unissait à son premier mari. De son côté, Eulalie ne me parlait pas plus de Saint-Laurent quo s'il n'eût jamais existé !

Bref, huit jours ne s'étaient point écoulés après cette visite que j'avais obtenu du ministre, je ne sais comment, l'emploi que je désirais.

A cet endroit de son récit, mon ancien camarade fit une pause et m'offrit un porte-cigarrre.

—J'espère, lui dis-je en allumant celui que j'avais accepté, que vous dûtes enfin croire aux prédictions ?

—Moi ? fit-il en chargeant une vieille pipe d'écume de mer, au contraire ; j'y crois moins que jamais. Je n'y ai pas encore tout dit :

—Il me semble que vous venez de me donner la morale : cette rencontre à la cour avec la veuve de Saint-Laurent devenue duchesse ; la place obtenue par sa protection . . .

—Vous n'y êtes pas ; la véritable morale la voici. Je ne veux pas quitter Paris sans rendre une visite d'adieu au brave général Daumesnil, alors gouverneur de Vincennes, qui m'avait toujours témoigné beaucoup d'intérêt, peut-être à cause de l'espèce de conformité qui existait entre nous, veufs l'un et l'autre de la même jambe. Je vins ici. Sans notre conversation, il fut question de Saint-Laurent, qu'il avait beaucoup connu, lorsqu'il faisait partie de l'état-major de l'empereur.

C'est bien malheureux, dis-je au général, qu'il soit mort en 1814 ; il serait certainement maréchal de France aujourd'hui.

A ces mots Daumesnil me regarda d'un air ironique.

—Que me dites-vous là, mon cher ? Il est très heureux au contraire qu'il ait rencontré un boulet sur son chemin, car autrement savez-vous où il serait allé tôt ou tard ? . . . Aux galères.

—Je ne vous comprends pas, mon général.

—Croyez-vous que l'empereur fût homme à se laisser mystifier impunément comme l'a mystifié Saint-Laurent, tout brave et excellent officier qu'il était ? Et cependant, si jamais quelqu'un a été comblé de faveurs, c'est lui. Vit-on jamais dans l'armée un avancement plus rapide ? Ce

serait scandaleux, si ce n'était bouffon. Que voulez-vous ! l'empereur n'en fait jamais d'autres lorsqu'il s'engage d'un individu.

—Mais, mon général, répliquai-je, l'avancement de Saint-Laurent n'eut d'autre cause, dis-on, que les avertissements qu'il donna à l'empereur, d'après les révélations qui lui avaient été faites par Joseph II. J'ai ouï-dire à des personnages haut-placés dans la confiance de S. M., que Napoléon avait voulu récompenser dans la personne de Saint-Laurent celui qui l'avait averti du danger qu'il courait à Schœnbrunn avant que Straaps tentât de l'assassiner ; celui peut-être qui, le premier, lui avait inspirée l'idée d'épouser Marie-Louise ; celui enfin qui lui avait prédit la naissance du roi de Rome.

—Laissez-moi donc, mon cher ! interrompit brusquement Daumesnil en haussant les épaules ; et vous avez pu croire à de semblables sornettes, vous ?

—Mais . . . , oui, mon général, et je n'ai pas été le seul.

—Je ne vous dirai qu'un mot, reprit-il : ces révélations, ces apparitions, tout cela, dis-je, n'a jamais existé que dans la tête fêlée de Saint-Laurent.

—Cependant, mon général, répliquai-je froidement, j'étais du nombre de ceux qui, le soir, le conduisirent au château de Neuwisedel, où il passa la nuit. J'étais présent, le lendemain matin, lorsqu'il revint nous faire le récit de son entrevue avec l'ancien monarque autrichien : je le sais bien, peut-être !

—D'accord ! mais ce que vous ne savez pas, c'est qu'avant de s'endormir dans ce château, comme il le fit fort tranquillement et sans être dérangé par personne, il but la bouteille de Rhum qu'il avait apportée avec lui ; il se grisa et rêva tout ce qu'il vous débita depuis ainsi qu'à l'empereur.

—Serait-il possible ! m'écriai-je.

—C'est l'exacte vérité, reprit-il en riant de mon étonnement. Parbleu ! je dois le savoir, puisqu'il me l'avoua avant de mourir, et que cette idée d'avoir pu tromper l'empereur sans le vouloir, car il était alors de bonne foi attristait encore ses derniers moments. Soit amour-propre, soit crainte, il n'avait jamais osé démentir la fable enfantée par son cerveau dans un moment d'hallucination.

—Et l'empereur a su la vérité ?

—Je lui en parlais encore avant son départ pour l'île d'Elbe ; il se contenta de me répondre froidement : "C'est possible, mais Saint-Laurent a bien deviné. Toutes ses prévisions ont été justifiées par l'événement." Puis il a changé subitement de conversation.

—Voilà, mon cher ami, ce que le général Daumesnil m'a dit, à moi, en 1815, répliqua

mon vieux camarade en secouant dans la paume de sa main les cendres de sa pipe. Et il ajouta d'un air triste : « Ce n'était pas le seul imposteur que l'empereur eût dans son entourage ; mais par malheur, de tous les menteurs auxquels il eut affaire, ce fut le seul qui lui dit la vérité.

A ces mots, ; je lui tendis la main en signe de remerciement et je m'apprêtais à le quitter : il était tard.

—Revenez quelquefois à Vincennes, me dit-il encore en serrant cordialement ma main dans les deux sionnes, j'ai bien d'autres choses à vous conter.

Je le lui promis.

Emile MARCO DE SAINT-HILAIRE.

LES ABSENTS ONT TORT.

Loin des yeux, loin du cœur.

(Proverbe espagnol.)

Une des prétentions de la jeunesse contemporaine est de ressusciter le souper, cette royauté défunte qui a trouvé ses caveaux de Saint-Denis dans les cabinets particuliers du café Foy et du café Anglais. Mais c'est là une prétention dénuée de tout fondement. Il ne suffit point, pour savoir souper, de s'attabler la nuit durant quatre heures. Autant vaudrait appeler *dîner* l'action brutale de ces pauvres diables qui, pressés par la faim, avalent chaque jour, entre cinq et six heures, et sans y regarder, tout ce qui leur tombe sous la dent. Pour être un soupeur supportable, ce n'est pas trop que de justifier d'un cœur légèrement amoureux et d'un estomac tant soit peu poétique. Or, comme la jeunesse d'aujourd'hui, si elle croit fort peu à la poésie, croit encore moins à l'amour, il suit de là que nous ressuscitons le souper à peu près comme M. Gannal ressuscite l'humanité, à laquelle il ajuste des yeux en émail et qu'il façonne en momies.

Et comment d'ailleurs en serait-il autrement ? Le souper était jadis un repas où il se consommait encore plus d'esprit que de vin de Champagne ; c'était le moment des doux propos, des vives réparties et des serments d'amour. La Conversation française, cette belle fille si appétissante, laissait aller au vent les tresses de sa chevelure et laissait entrevoir son pied mignon, sa jambe fine et ses blanches épaules. A présent que l'on ne sait plus causer en France, à présent que, grâce à la Bourse, aux chemins de fer, aux bitumes, aux steeple-chases, aux drames judiciaires, aux questions d'Orient, d'Occident, et à toutes autres questions des quatre point cardinaux, cette pauvre Conversation a fui devant la Discussion, qui s'est assise triomphalement à sa place ; à présent il n'y a plus de soupers possi-

bles. Encore quelque temps, et le souper, inconnu à nos neveux, passera à l'état, de légende et de bruit populaire. On en parlera comme nous parlons, nous, des mystères d'Isis du Phénix et des fillets de Saint-Cloud, qu'on cite à tout propos, et qui n'ont jamais existé.

Un soir, trois jeunes gens qui semblaient s'être donné rendez-vous, se rencontrèrent sur le boulevard Italien à l'heure où le spectacle finit à l'Opéra. Ils allumèrent un cigare à la lanterne officielle de marchands de *Messagers*, se prirent sous le bras et se dirigèrent vers le café Foy, ce restaurant modèle, où certes, si c'était à refaire, Balthazar ne manquerait pas de donner son festin historique. Nos trois promeneurs nocturnes laissèrent derrière eux la façade toute ruisselante de lumières et de dorures ; ils tournèrent dans la rue de la Chaussée-d'Antin, poussèrent une petite porte, montèrent un escalier obscur, et quelques minutes après ils prenaient place dans l'un de ces cabinets particuliers qui apparaissent la nuit aux appétits attardés comme autant de phares protecteurs.

Mânes de Berchoux ! ombre de Biillat-Savarin ! vous dûtes être satisfaites ! Ce fut là un noble, un poétique et un véritable souper. La marche en était savante, l'ordonnance irréprochable et révélait chez l'ordonnateur une connaissance approfondie de la matière.

Vers deux heures du matin, l'amphytrion appela bruyamment le garçon.

—Faites frapper, dit-il au garçon, trois autres bouteilles de vin de Champagne.

—Ah, ça mon cher Casimir, dit l'un des convives d'une voix qui commençait à devenir chevrotante, tu veux donc nous griser complètement.

—Qu'est-ce que ça te fait, Georges ? C'est moi qui paie, reprit Casimir.

—Au fait, si c'est lui qui paie, ça le regarde, interrompit le troisième convive avec un ton magistral qui devait être celui de Solomon lorsqu'il rendait ses mémorables sentences.

Les bouteilles furent apportées dans leur sceau d'argent, et lorsque le garçon fut sorti du cabinet, Georges dit à Casimir :

—Quand tu es venu nous inviter à souper pour cette nuit, Alphonse et moi, tu nous as annoncé qu'il y aurait une confidence et du vin de Champagne à discrétion : voici le vin ; où est la confidence ?

—Rassure-toi, reprit Casimir, tu n'as rien perdu pour attendre ; pour venir un peu tard, ma révélation n'en fera pas moins tout son effet. Apprenez donc, ô mes amis ! que cette soirée est un dernier adieu à ma vie de garçon : je me marie !

Casimir ne s'était point trompé sur l'effet probable de la nouvelle. Les deux convives

ébahis gardèrent un instant le silence. Ils semblaient pétrifiés sur leurs chaises.

— Mon Dieu ! oui, continua-t-il, je me marie : demain, ma future et moi nous quittons Paris. Je vais à Bordeaux chercher les papiers nécessaires à mon mariage ; elle se rend à Lille dans la même intention. Dans trois semaines, c'est une affaire conclue.

— Ta confidence m'explique bien des choses, dit Alphonse en remplissant son verre. Voilà donc pourquoi on ne te rencontre plus ni au Bois, ni au club, ni à l'Opéra, ni nulle part.

— Précisément, mon cher. Je suis absorbé. L'amour m'a tourné mon peu de cervelle. Il est temps que le mariage vienne y mettre ordre.

— Et comment Casimir-Philémon a-t-il fait la connaissance de cette merveilleuse Beaucis ? demanda Georges en ricanant.

— De la façon la plus bourgeoise du monde. Il ne tiendra qu'à moi de vous débiter un amour de petit roman, je pourrais vous dire que j'ai arrêté, à la force du poignet, sa chaise de poste roulant au fond d'un précipice ; ou bien que je l'ai arrachée, au péril de mes jours, à la fureur d'un incendie ; ou bien encore que j'ai plongé dans la Seine où je l'ai disputée aux vagues en courroux ; mais j'aime mieux vous dire la vérité vraie et je ne rougis pas d'avouer que je l'ai connue par la voie fort peu poétique de mon portier. Mme Juliette Delorme est une jeune et charmante veuve qui est venue, il y a quelques mois, se loger dans ma maison. Notre connaissance s'est faite dans l'escalier, elle m'a permis d'aller lui rendre visite, et aujourd'hui j'ai sa promesse comme elle a la mienne ; nous ne serons jamais l'un qu'à l'autre. Plutôt mourir que vivre séparés.

— Casimir, dit Alphonse en faisant le geste d'essuyer une larme absente, Casimir, tu viens d'avoir un très beau moment. Tu m'as rappelé Gonzalve de Cordoue ou tout autre héros de M. de Florian. Dans la disposition d'esprit où je te vois je ne te demandai pas si la future a quelque fortune ; je craindrais d'offenser la parfaite délicatesse de tes sentiments. J'aime bien mieux croire qu'elle n'a que sa beauté, trois ou quatre enfants de son premier mari, un père infirme, une mère couverte de rhumatismes et une vieille nourrice qu'on a juré de soigner jusqu'à sa mort, lesquels te retomberont tous sur le bras ce qui te permettra, du reste, de prendre pour devise cet axiome poétique : *Une chaumière et son cœur !*

— Halte-là, mon cher Alphonse. Juillet n'a point d'enfants et mon futur beau-père est l'un des riches propriétaires de son département. Je mentrais si je disais que cette circonstance m'est indifférente ; mais je dois ajouter que les beaux

yeux de ma fiancée me semblent mille fois préférables aux beaux yeux de sa cassette.

— Quelle flamme antique ! quel amour des premiers âges ! dit Georges. Et tu peux te résoudre à quitter ta belle pendant trois semaines ?

— Il le faut bien ; mais ce temps d'épreuves écoulé, nous accourons à Paris, munis de toutes les pièces nécessaires à la consécration de notre mariage, et huit jours après je devins le trop heureux époux de ma chère Juliette.

— Et maintenant, messieurs, un dernier toast car il se fait tard, et je pars dans quelques heures ; je bois à l'ainé de ma dynastie.

La rasade avalée, les trois amis se levèrent et sortirent du cabinet particulier, qui, en ce moment, ressemblait à un champ de bataille, tant la table était couverte de bouteilles expirantes et de bouteilles expirées. Arrivés au coin de la rue Richelieu, ils se séparèrent, non sans avoir pressé à diverses reprises la main de l'amphytrion et sans lui avoir souhaité toutes les prospérités imaginables, et cela du plus profond de leur cœur ; car de toutes les reconnaissances, la plus sincère est encore celle de l'estomac. — du moins tant qu'il fonctionne.

Casimir ne dort pas longtemps. La diligence de Bordeaux et celle de Lille partaient à huit heures précises. A sept heures son domestique vint l'éveiller ; il s'habilla à la hâte et se rendit chez sa voisine qu'il trouva mettant la dernière main à ses préparatifs de voyage. Mme Juliette de Lorme était une charmante petite femme. On ne pouvait pas dire qu'elle fût précisément belle, et cependant il y avait dans toute sa personne un tel assemblage d'adorables minauderies et de façons toutes particulières, que Casimir eût soutenu qu'il n'y avait pas au monde une femme d'une beauté plus parfaite. Elle avait le nez un peu capricieux, les yeux d'une nuance insaisissable, la bouche d'une grande finesse et ses joues d'un rose pâle étaient encadrées dans des touffes soyeuses de cheveux châtain ; une grâce souveraine arrondissait tous ses gestes et dominait ses moindres mouvements.

Casimir lui baisa le bout des doigts qu'elle avait transparents et effilés et lui annonça que la voiture qui devait les conduire aux messageries attendait dans la rue.

— Ainsi donc, dit la jeune femme avec un charmant sourire, Dieu l'a voulu ; nous ne nous quitterons qu'au dernier moment ; nous nous verrons réciproquement monter en voiture, et chacun, en partant, sera tout plein du regard et de la pensée de l'autre. Tenez, continua-t-elle en lui passant au cou une petite chaîne faite d'une mèche de ses cheveux, voici un espion incorruptible que j'attache à votre personne : à

la moindre infidélité, cette chaîne blanchira sans qu'il vous soit jamais possible de lui rendre sa couleur : première garde à vous.

—Et moi, dit Casimir, voici mon amulette. Disant ces mots, il lui glissa au doigt un anneau où étaient entremêlées les initiales de leurs deux noms.

Le fiacre qui les attendait à la porte les entraîna de toute la vitesse qui distingue ce véhicule ; aussi peu s'en fallut-il qu'ils ne manquaient l'heure du départ. Ils n'eurent que le temps de monter bien vite dans leur coupé respectif, et les deux diligences étaient déjà parties, l'une à droite, l'autre à gauche, qu'ils se regardaient encore.

“ Lille, 15 mars.

“ Oh ! mon bien-aimé Casimir !

“ Je souffre ; mon cœur est oppressé ; je suis étonnée moi-même de tout ce que j'éprouve, je ne savais pas combien vous m'étiez devenu cher et précieux. Et vous, comment supportez-vous ces premiers lendemains de notre séparation ?

“ Je suis arrivée hier soir fort avant dans la nuit, et je me suis couchée presque aussitôt. J'étais si fatiguée que je n'ai pas même rêvé de vous ? Ce matin ma première pensée est pour vous, que j'aime, et je vous écris ces lignes, car écrire c'est presque causer. Je ferme les yeux, je laisse courir ma plume sur mon papier, et il me semble que je suis encore à Paris, près de vous, et que vous allez me répondre quelques-unes de ces douces paroles que vous dites si bien.

“ A peine rendue au but de mon voyage, déjà je voudrais être repartie. A chaque instant du jour je me demande comment je pourrai, sans mourir mille fois d'ennui, vivre trois semaines sans vous et loin de vous. Je repasse dans mon cœur ces temps si vite écoulés que nous venons de vivre ensemble. Je me rappelle avec bonheur ces heures si remplies de l'espérance de vous voir ou du souvenir de vous avoir vu.

“ Je ne fais que prendre la plume, et voici que l'on vient m'interrompre. Ma vie de province va commencer, et avec elle tout son cortège de petites tyrannies obligées : visites en grands falbalas, dîners à cinq services et soirées de whist à deux sous la fiche. Je ne vous parle point de bals, car mon intention est de repousser bien loin tous ces vains plaisirs qui pourraient me distraire de vous.

“ Adieu. Ecrivez-moi ; écrivez-moi souvent et longuement. Dites-moi ce que vous faites et comment vous vivez. Laissez-moi savoir

que, vous aussi, vous regrettiez le passé et que vous êtes triste du présent.

“ Juliette DE LORNE.”

“ Bordeaux, 21 mars.

“ O mon adorée Juliette,

“ Vous me demandez comment je vis ? Est-ce donc vivre que vivre loin de la femme qu'on aime ! Vous me demandez ce que je fais ? Ne le devinez-vous pas ! Je pense à vous ; j'y pense comme l'exilé pense à la patrie absente dont le souvenir pleure constamment en son cœur. Je maudis la distance, je maudis les obstacles, et je paierais au prix de tout mon sang ce merveilleux tapis des *Mille et une Nuits* qui défait les obstacles et qui déverrait la distance.

“ Si vous me rencontriez, par hasard, errant dans les rues de Bordeaux, je vous ferais peine à voir. Mon corps seul est ici, quant à mon âme elle est où vous savez bien. Je marche devant moi parce que mes jambes obéissent à un mouvement de locomotion purement machinal. On me salue sans que je m'en aperçoive, on me parle et je n'entends pas, mes amis commencent à répandre le bruit que je deviens fou, et de fait je crois qu'il ne se trompent guère.

“ Vous ne me dites rien de votre voyage ni de la façon dont il s'est accompli : vous savez pourtant que ce sont là des détails qui m'intéressent. J'espère que le mien me sera compté là haut et qu'il me servira d'indulgence pour bien des petites peccadilles. Imaginez-vous que j'ai fait cent-vingt lieues en compagnie d'une vieille dame et de plusieurs jeunes chiens. Cette femme respectable avait pris les deux coins du coupé, un coin pour elle et l'autre pour sa ménagerie ; j'ai dû me contenter de la place du milieu, et cela jusqu'à Angoulême, où, Dieu merci, elle s'est arrêtée. A mon ennemi le plus abhorré je ne souhaite pas une autre torture.

“ Merci pour votre résolution de fuir les vains plaisirs du monde. Vous le savez, je suis jaloux des paroles qu'on vous dit comme des regards qu'on vous adresse. Si vous alliez ne plus m'aimer ! si un autre... mais non ; j'aime mieux penser, avec un de vos poètes favoris, que l'absence n'éteint que les fausses amitiés et non les amitiés véritables. Ainsi, dit-il, les lampes qui hier éclairaient les salles du festin sont mortes aujourd'hui ; mais ces étoiles que nous voyons briller ce soir, en mille ans brilleront encore.

“ Vous me recommandez de vous écrire souvent ! Que ne suis-je le roi de France, pour couvrir les routes de mon royaume de mes

courriers et de mes dépêches ! Adieu ! je voudrais être la feuille de papier sur laquelle je trace ces lignes. Dans deux ou trois jours, ne sera-t-elle pas avec vous ?

“ CASIMIR DU CRANEL. ”

“ Lille, 2 avril.

“ Mon cher et tendre ami,

“ L'autre jour, la poste m'a apporté votre lettre. J'attendais avec impatience ce premier ci de votre cœur. J'ai lu et relu ces pages avec égoïsme peut-être, heureuse presque de votre enqui et sans trop regretter vos regrets. Vous aussi, n'est-ce pas, vous appelez de tous vos vœux, la fin de notre exil ? Oh ! j'ai besoin de croire que loin de nous désunir, cette séparation sera un lien de plus entre nous et que cet éloignement aura pour résultat de rapprocher d'avantage nos esprits et nos cœurs.

“ Je dois avouer que j'ai été un peu plus favorisée que vous sous le rapport des compagnons de voyage, j'ai fait la route avec un personnage entre deux âges, décoré, un peu bavard, mais prévenant et empressé, au point de s'en rendre fatigant. Ce n'est pas lui qui se serait emparé brusquement des coins du coupé à mon préjudice. Le pauvre homme ! il serait monté plutôt sur l'impériale ! Il m'a dit mille choses auxquelles je n'ai prêté qu'une médiocre attention. Tout ce que je sais, c'est qu'il habite Lille, qu'il connaît ma famille et qu'il m'a demandé la permission de venir me rendre ses hommages. Je pense que c'est quelque gros enrichi, marguillier de sa paroisse, un des beaux discoureurs de l'endroit. Je me propose de lui faire une réception qui ne l'engagera pas à revenir de long-temps.

“ Voyez la bizarrerie ! ma femme de chambre vient m'annoncer qu'un visiteur m'attend au salon. Ce visiteur s'appelle M. Desmarais, et ce M. Desmarais est précisément mon compagnon de voyage. Me voilà obligée de le recevoir, puisqu'on a eu la maladresse de ne pas lui dire que j'étais sortie. Pardonnez moi donc, mon cher Casimir, si je vous quitte pour un instant.”

“ La visite de M. Desmarais a duré près de deux heures ; nous avons beaucoup causé, et j'ai eu le temps de revenir sur son compte. Je l'avais jugé avec infiniment trop de sévérité. C'est un homme d'esprit, dont la conversation plaît autant qu'elle intéresse ; débarrassé de son lourd costume de diligence, emprisonné dans un habit d'une coupe élégante, il m'a semblé rajeuni de dix bonnes années. Je ne sais vraiment où j'avais l'esprit ; M. Desmarais est tout simplement la première autorité de Lille ; c'est le préfet, en un mot. On dit qu'il donne des soirées

charmantes, et il a eu l'obligeance de me prévenir qu'il mettait sa voiture à ma disposition.

“ Adieu mon cher Casimir, plus tard je vous mettrai en relation avec M. Desmarais. C'est un homme influent, et j'espère que sa connaissance vous sera aussi utile qu'agréable.”

“ Bordeaux, 12 avril.

“ Ma Juliette chérie,

“ Je vous remercie de vos intentions protectrices à mon égard. Elles partent d'un bon sentiment, j'aime à le croire ; mais j'y refuse positivement les propositions que vous me faites, quelque avantageuses qu'elles vous paraissent pour moi et pour mon avenir. Là dessus j'ai des idées très arrêtées, qui peut-être vous paraîtront ridicules, mais qui me paraissent à moi des plus sensées.

“ Je commence d'abord par vous déclarer que je déteste votre M. Desmarais. Pourquoi ? Je n'en sais rien, je ne veux même pas le savoir ; je le déteste, voilà le fait. Permis à vous de le trouver un être intéressant au suprême degré ; je ne vous conteste pas non plus le droit de travestir en héros de ballade l'homme bavard et insignifiant de tout à l'heure. Votre imagination romanesque est assez mobile pour se ployer aisément à toutes ces brusques transformations. Quant à moi, moins que vous accessible aux poétiques influences ; quant à moi, qui n'ai pas encore aperçu M. le préfet habillé par Humann, vous m' permettrez de ne voir en lui qu'un l'ourd personnage, de façons assez communes et d'une familiarité sans exemple.

“ Recevez ses visites, allez à ses soirées, montez dans ses voitures ; c'est votre droit, c'est le droit de Mme de Lorme ; mais j'ose espérer que Mme Duchanel comprendra qu'elle ne saurait conserver des relations avec un ami de quelques semaines dont elle a fait la connaissance dans une voiture publique.

“ Dieu qui est juste a eu pitié de moi. Il n'a pas voulu que je continuasse à vivre dans un enfer, lorsque les portes du paradis s'ouvrent toutes grandes devant nous. Il m'a fait rencontrer un ange, Louise, ma cousine, que j'avais laissée enfant et que j'ai retrouvée jeune fille. Les seuls moments agréables que j'aie passés depuis notre séparation, c'est à Louise que je les dois. Louise ne donne point de soirées à l'instar de votre M. Desaunai... Despanais... Desmarais ; elle n'a point d'équipages ; mais elle a l'esprit qui charme et la grâce qui subjogue. Il est vrai que Louise est d'une innocence qui passerait pour ridicule à Paris. Si elle se marie et que son mari meure, je ne sais pas trop ce que le veuvage fera de cette nature si pure et si candide, mais j'ai peine à croire qu'il la change au point qu'on la voie s'é-

carter jamais de la ligne étroite et sévère des convenances.

“ O Juliette, si vous m'aimez, rassurez mon cœur, dites-moi que j'ai tort de m'alarmer ainsi ; prouvez-moi que mes craintes ne sont que des chimères.”

“ Lille, 23 avril.

“ Mon bon ami,

“ Je pensais vous écrire aujourd'hui une longue lettre, et je comptais vous gronder comme il convint de vos injustes soupçons et de votre incroyable accès de mauvaise humeur ; mais cela m'est de toute impossibilité. Je n'ai apporté à Lille, vous le savez, que des robes de demi-deuil, et il y a grand bal demain à la préfecture. J'ai promis à M. Desmarais d'y paraître. Il me faut donc improviser une toilette convenable. Est-ce trop de quarante-huit heures ?

“ Folle que je suis, j'allais presque vous demander pardon de la brièveté de cette épître. J'oubliais que Mlle Louise vous dédommagera amplement de mon silence.”

“ Bordeaux, 5 mai.

“ Ma chère Juliette,

“ Vous êtes habile à retourner le fer dans la blessure ! je vous demande des consolations et vous me répondez une lettre dont chaque phrase perfide est un coup de stylet acéré. Je suis jaloux, vous le voyez ; j'ai la coupable faiblesse de ne pas vous le cacher, et vous vous faites un jeu d'attiser ma jalousie. Il vous tenait donc bien au cœur ce bal, que vous n'avez pas trouvé à me consacrer un instant ? Sans doute vous l'avez ouvert en compagnie de M. Desmarais, tout de neuf habillé, en l'honneur de la circonstance ? J'espère que la première fois que vous m'écrirez si toutefois vous daignez m'écrire encore, vous aurez soin de me dire de point en point le costume de votre cavalier. Si je ne vous demande pas l'adresse de son tailleur, c'est que, Dieu merci, je n'ai pas encore besoin de me rajeunir d'une douzaine d'années.

“ Et vous, madame, sans doute vous étiez bien belle ! Sans doute vous avez fait de nombreuses conquêtes ! Mais, que dis-je ? Et que vous importe l'opinion du monde ! Vous plaisez à M. Desmarais : tout est là. Il vous trouve belle, et son admiration suffit à contenter votre cœur.

“ Tandis que vous dansiez, tandis que vous étiez heureuse, je souffrais moi. Vos lettres, m'ont donné la fièvre, et sans les soins empressés de ma pauvre Louise, je serais encore bien malade. Et pourtant, elle aussi devait aller au bal, et vous savez si on aime le bal à son âge ! mais elle a tout sacrifié, et ces belles heures promises au plaisir, c'est à mon chevet qu'elle les

a passées. Ce n'est pas vous qui auriez accepté un pareil rôle... Ah ! pardon, je vous calomnie ; et je ne doute pas que vous ne l'acceptiez, lorsque le malade s'appellera Desmarais.”

“ Lille, 18 mai.

“ Monsieur,

“ Il est des choses qu'une femme qui se respecte ne saurait endurer en silence. Votre lettre est toute pleine d'insinuations perfides et outrageantes. Si votre intention était de me blesser au cœur, vous devez être satisfait, car vous avez réussi au-delà de toutes vos espérances. Je vous savais bien enclin à la jalousie et à la tyrannie, mais je croyais davantage à votre franchise. Le rôle que vous jouez n'est pas digne d'un galant homme. A quoi bon tant de ténébreux détours pour en venir à m'avouer que vous ne m'aimez plus ? Nous ne sommes pas encore liés l'un à l'autre d'une façon indissoluble ; vous êtes libre, monsieur, et puisque vous avez eu le bonheur de rencontrer un ange sur cette terre, où l'on dit qu'ils sont rares, je vous engage fort à l'épouser, ce qui sera le moyen le plus certain de lui couper les ailes.”

“ Bordeaux, 1er juin,

“ Madame,

“ Votre lettre est impitoyable, et elle me donne la mesure exacte de la sincère affection que vous me portiez. Ainsi donc, je n'étais pas pour vous autre chose qu'un pis-aller. Vous m'épousiez parce que j'étais le premier qui me fusse présenté avant l'expiration de votre temps de veuvage. Malheureusement,—est-ce bien le mot convenable ?—nous nous sommes séparés, un autre s'est présenté, et, comme César, il est venu, il a vu, et il a vaincu. Ainsi donc, madame, vous allez être la femme de César. Vous ignorez peut-être que c'est là un personnage difficile à remplir, mais je ne doute pas que vous ne vous en acquittiez parfaitement.”

Trois mois après l'échange de correspondance que l'on vient de lire, les deux lettres ci-jointes furent jetées à la poste à peu près à la même époque, l'une à Lille et l'autre à Bordeaux :

“ A M. Casimir Duchanel.

“ Madame Juliette Delorme a l'honneur de vous faire part de son mariage avec M. Cyprien Desmarais.”

“ A Mme Juliette Delorme.

“ Monsieur Casimir Duchanel a l'honneur de vous faire part de son mariage avec mademoiselle Louise Mercier.”

A la première de ces deux lettres était joint un anneau ; la seconde contenait une chaîne en cheveux, qui cependant n'avait pas blanchi.

M. FÉLIX CLAVÉ.

Félix Clavé fils, donc le nom vient d'acquérir une célébrité si imprévue et si peu souhaitée, est un jeune homme que la singularité de ses mœurs, la bizarrerie de ses habitudes, ses succès dans le monde et sa malencontreuse intervention dans le procès Laffarge, rendent aujourd'hui justiciable de la curiosité publique. Né dans le Béarn, au milieu d'une famille vantée dans le pays pour ses mœurs austères et ses habitudes patriarcales, Clavé eut de bonne heure sous ses yeux l'exemple des meilleurs sentiments domestiques.

Son père, homme de bien, vivait à son aise dans ce beau pays, où la vie est si facile et la richesse si superflue ; mais voyant le cercle de sa famille s'agrandir autour de lui, et désireux d'ouvrir une plus large carrière à ses enfants, il quitta le Béarn après avoir recueilli toutes ses ressources, et vint avec sa femme, ses fils et ses filles, habiter Paris. Homme instruit dans les lettres et surtout dans les sciences, il fonda une institution qui prospéra en peu de temps. Il garda auprès de lui sa fille aînée, confia la plus jeune à sa tante, dame supérieure à l'école de Saint-Denis, et fit faire à son fils aîné, sous sa direction et sous celle de collège, de fortes études classiques.

Clavé, devenu jeune homme, embrassa la carrière littéraire ; mais d'abord il fit comme tous les fils de famille que ne tourmente pas le besoin de vivre, qui ont une belle figure à montrer, du talent à faire valoir et des loisirs fréquents à occuper, il prit tranquillement ses aises, sans autres soins que de distraire sa jeunesse. Sa belle éducation, sa facilité à composer des vers souvent heureux, et la distinction de ses manières, lui valurent de prompt succès dans les salons.

Clavé est un beau jeune homme, d'une taille bien prise, au regard amoureux, d'une figure charmante et d'une démarche noble et décidée. Ses habitudes d'enfance, son étude de la langue espagnole, et l'impression du sol natal, avaient en outre développé chez lui des mœurs hautes et des idées chevaleresques. Enfant des Pyrénées, admirateur de la littérature espagnole, Clavé était un vrai *señor cavaliero*, poussant jusqu'au donquichotisme son amour de l'aventure et de la vie castillane. Avec de pareilles idées, dès qu'il fut libre dans le monde, de vingt à vingt-cinq ans, il n'eut d'autre préoccupation que l'amour et la poésie ; mais, comme l'a dit à l'audience un de ses amis, de même que ses vers étaient toujours des vers amoureux, presque toutes ses amours étaient des amours poétiques.

Démocrate par principes, catholique par éducation autant que par conscience, poète par tour-

nure d'esprit, il avait, comme quelques romantiques de ce temps-là, des moments d'orthodoxie outrée. Quelquefois on voyait courir Clavé à la petite église de Saint-Philippe-du-Roule, qui se trouvait près de sa demeure ; là il écoutait avec recueillement les sons de l'orgue et les chants d'église, et se plongeait dans une pieuse et mélancolique contemplation. Mais si, par hasard, le regard contemplatif de notre pénitent rencontrait le frais visage d'une jeune fille agenouillée à ses côtés, c'en était fait tout d'un coup de l'inspiration religieuse ; le recueillement, tout profane cette fois, ne s'adressait plus qu'aux beaux yeux noirs ou bleus qui s'étaient trouvés la de rencontre. Les dées mondaines reprenaient leur empire, et Clavé, inflammable à l'excès, se tenait pour amoureux de cette jeune fille, qu'il suivait hors de l'église, dont il rêvait durant trois mois, à qui il prodiguait les vers et les fleurs, sans rien demander, sans rien souhaiter davantage.

Le plus souvent, ces chastes amours lui suffisaient ; toutefois, il faut le dire, il n'en était pas toujours ainsi : Clavé a mené plus d'une aventure à fin, et si la plupart de ses passions ont été ingénues comme ses poésies, il en est quelques unes qui sont sorties des limites de la contemplation.

Félix Clavé a publié un volume de poésies qui appartiennent toutes à l'école catholique. Toutes ces poésies se distinguent par un ton de *migardise* et de tendresse, dont les femmes ont le goût plus que les hommes. Ces vers, comme le dit l'auteur dans sa préface, ne s'adressent pas aux intelligences ; ce sont des choses de cœur dites au cœur

Voici quelques vers d'une pièce intitulée *Foi* :

Heureux qui peut garder la céleste lumière
Que tout homme en naissant apporte de la haut !
Heureux qui n'a pouvoir que les yeux de sa mère,
Et qui qui fait chaque soir la petite prière
Qu'il faisait avec elle au pied de son berceau,
Heureux qui, dédaignant cette faine gloire,
Que le monde à l'erreur jette pour bouclier,
Se sert, comme l'enfant, de sa raison pour croire,
De son cœur pour chérir, de sa voix pour prier !

Clavé n'était pas un poète d'une mélancolie constante, l'inspiration chez lui était soumise à de certaines révolutions, toujours influentes sur l'humeur de la jeunesse. Tant qu'il avait de l'argent, Clavé savait se distraire de la poésie et quelquefois de l'amour. La promenade à cheval, les joyeuses parties de plaisir, les récréations confortables, telles étaient alors ses préférences ; et dans ces heureux moments d'abondance, c'était le plus singulier garçon qu'on pût voir. Toujours généreux comme un gentilhomme, souvent prodigue comme un sacrifiant, il payait tous les écots, jetait l'argent aux pauvres et vidait ces poches sans désespérer.

L'argent était la moindre chose à ses yeux, et, comme don César, il eût rougi de ramasser les louis d'or échappés de ses chaussures. Puis, quand il n'avait plus rien, quand les doublures de sa bourse s'entre-touchaient, Clavé rentrait philosophiquement dans la chambre, fermait sa porte, et, poète résigné, il se mettait à chanter ses mélancolies, ou bien encore il reprenait le cours de ses aventures amoureuses : c'est probablement dans un de ces moments qu'il rencontra les deux Marie.

Clavé a eu quelques duels dont les femmes étaient toujours l'objet, et qui lui ont laissé une balle au bras gauche. A la moindre offense la rougeur lui montait au visage et il en demandait raison. Ses amis, qui professaient beaucoup d'estime pour son caractère, raillaient souvent chez lui ses prétentions chevaleresques et ses allures espagnoles. Avec eux il entendait la raillerie et il s'associait de bon cœur aux moqueries innocentes qu'un faisait de sa personne.

Tous l'avaient surnommé, par plaisanterie, le petit Richelieu. Nul en effet ne portait mieux que lui les airs de gentilhomme; il aurait volontiers, comme son patron supposé, fait laver ses louis d'or à l'eau de rose avant d'y mettre la main. Dévoué de cœur à tous ceux qui l'aimaient, il poussait leurs querelles aussi vite qu'eux et soutenait leur cause de sa parole d'abord et de l'épée au besoin.

Il avait eu pour maîtresse une jeune fille pauvre et presque orpheline. Celle-ci ayant trouvé l'occasion d'une union plus favorable, Clavé lui facilita les moyens de se marier, en lui donnant une petite dot qui mit sa bourse à sec pour longtemps, mais qui lui donna au moins le mérite d'avoir accompli un devoir.

Après avoir, jusqu'à vingt cinq ans, dépensé sans profit son argent et sa jeunesse, Clavé songea qu'il avait fait de bonnes études classiques, qu'il pouvait être un esprit sérieux, et se déterminait à mieux vivre. L'occasion de fonder un établissement en Afrique lui fut offerte; il l'accueillit avec empressement. Plus d'une larme fut versée en secret; mais Clavé partit tout d'un coup, sans en prendre aucun souci. Après un assez court séjour en Afrique, il fut obligé de revenir en France; les Arabes, envahissant la plaine, avaient détruit l'établissement du jeune colon. Il arriva à Paris au mois de janvier dernier.

C'est alors qu'il apprit l'accusation d'empoisonnement dirigée contre madame Laffarge. Cette nouvelle l'affligea profondément; mais il n'en prit pas moins son plaisir comme auparavant: c'était l'époque des bals masqués; il les courut comme à son habitude; puis, au mois de février, son beau-frère, M. Lalayetta, riche négociant

mexicain, offrit à Clavé une importante position dans sa maison de commerce au Mexique. Clavé accepta et partit avec son père et son beau-frère.

En quittant la France il a laissé quelques souvenirs littéraires: un volume de poésies et quelques articles publiés dans la *Revue Européenne*, et non point dans la *Revue des deux-Mondes*, comme on l'a dit par erreur à l'audience; et de ces articles, ayant pour titre: *Chasses aux ours dans mes montagnes*, fut surtout remarqué. Il avait aussi étudié les chants populaires des Pyrénées, et se proposait de les publier recueillis en un volume.

Comme on le voit, il y avait du bon et du mauvais chez ce jeune homme, mais du bon surtout. C'était une tête brûlée, une imagination emportée, mais avant tout c'était un cœur honnête, et peut-être l'homme le plus délicat de France sur la question du point d'honneur.

Nous pouvons assurer, d'après l'humeur cavalière que nous connaissons à Félix Clavé, qu'à la nouvelle du procès Laffarge il aura quitté le Mexique pour venir en France prendre lui-même le soin de son honneur.

CONDITIONS.

LE COIN DU FEU est publié une fois par semaine, le Samedi.

Le prix de l'abonnement est de DEUX PIASTRES par année, payable d'avance par semestres, non compris les frais de poste, qui sont de quatre chelins par année.

Ceux qui ne se sont pas conformés à la condition du paiement d'avance, auront 2s. 6d. par an à payer en sus du prix d'abonnement, selon l'avis donné dès le 3e numéro.

Lorsque quelqu'un s'abonnera dans le cours d'un semestre, et qu'on ne pourra pas lui compléter le semestre, il ne paiera que pour le restant du semestre, le désir des propriétaires étant que tous ses abonnements expirent aux mêmes époques, afin que l'avis qu'ils donneront le dernier mois de chaque semestre puisse servir à tous les Abonnés.

A la fin de l'année les Abonnés recevront gratis une Table des Matières.

S'adresser par lettres affranchies aux propriétaires soussignés, Basse-Ville, Rue Lamontagne, No. 6.

FRÉCHETTE & C^{ie}.

Imprimé et publié par ETIENNE PARENT, Avocat, No. 3, Rue La Porte, Québec, et JEAN BAPTISTE FRÉCHETTE, Imprimeur, No. 6, Rue Lamontagne, Basse-Ville, Québec, Propriétaires.